

Le Samedi

VOL. III.—NO 10

MONTREAL, 15 AOUT 1891

PAR ANNEE \$2.50
LE NUMERO 5 CTS.



.UN POEME SANS PAROLES.

Le Samedi

(JOURNAL HEEDOMABAIEE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.
ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

Prix du Numéro, 5 Centimes.

S'adresser pour les informations, les abonnements et les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE & NEVILLE, No. 516 Rue Craig, ou par lettre à

LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"
MONTREAL.

MONTREAL, 15 AOUT 1891.

CHASSE-SPLEEN

La beauté est la mélodie des traits.

Faites une erreur, on rira ; faites-en faire aux autres, on applaudira.

Il y a une plante qui ne pousse pas, mais qui repousse souvent : c'est la plante des pieds.

Je crois fermement pour ma part qu'à force de de les aimer, on empêche les gens de mourir.

Un gentilhomme dans le commerce, c'est comme un poète dans les affaires : il se croit au-dessus de son état.

Un correspondant nous demande si les mariages morganatiques sont les mariages faits à la morgue. Notre ami est dans l'erreur.

Comment se fait-il que toutes les églises ont besoin de cloches ? Voyez donc ! Les théâtres n'en ont pourtant pas ; et cependant ils ont du monde.

Une femme poursuit son mari pour recouvrer ses fausses dents. Elle allègue qu'il les a arrachées *déloyalement et frauduleusement* pendant qu'elle le mordait.

Un petit garçon de la rue Sainte-Catherine a une vocation indéniable pour l'état de facteur. A force de voir passer les porteurs de lettres, il s'est mis à faire comme eux en distribuant de porte en porte les lettres de sa sœur.

NOS CHÉRIS



La maman. — Pourquoi ne vas-tu pas jouer avec ton petit cousin ?
Lucette. — Ah ! ben ! Il est trop réservé.

UNE MÉPRISE PENIBLE



Voyageur descendu du train. — C'est ici Vaudrenil ?
Employé du Grand Tronc. — Non, monsieur. Ici, c'est Valois.

Voyageur. — Voyez donc voir ! Quand le serrefrein a crié : "Valois", comme je me nomme Valois et que je suis juge de paix, j'ai cru que c'était moi qu'il appelait. Va falloir piocher fort pour me rendre à pied jusque-là.

LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux Parisiens.)

Entre collectionneurs... méridionaux :

— Voici une table que j'ai dénichée l'autre jour à l'hôtel des Ventes ; je suis sûr qu'elle a près de 100 ans.

— Bah ! Ce n'est rien, — répond l'autre, — moi qui vous parle, j'ai une table grecque qui a plus de 200,000 ans !

— Vraiment !

— Oui, la table de multiplication.

A un dîner.

L'amphitryon, quelque peu avare, ne cesse de vanter la vieillesse de ses vins.

— Celui-ci est du cru de telle année..., celui-là du cru de telle autre... Ah ! celui-ci c'est le plus vieux !...

Cibouveau, à l'oreille de son voisin :

— Je crois bien que c'est le *pluvieux* ! il doit dater du déluge, il ne sent que l'eau !

Entre époux, à table :

— Eh bien ! mon cher ami, que penses-tu de ce petit plat doux ? Je te l'ai préparé moi-même.

— Je me disais justement à part moi, mon trésor, que ce plat sucré devait être d'un ange, mais non d'une cuisinière.

Le ministre de l'Instruction publique a reçu le billet suivant, à propos de sa récente circulaire relative aux exigences grammaticales :

" O Bourgeois, plus de contrainte pour l'ortograf, je t'étrains dans mes bras : plain de gaité " je passai mon prochain examain, au certificat " d'études, sans être mis à genoux. O providanse ! "

Bravo, Bourgeois ! Bravo l'orc !

Cri du cœur.

— O docteur ! je vous dois la vie et je m'en souviendrai toujours !

— Vous exagérez, mon ami : vous me devez cent francs de visites, et j'espère que vous ne l'oublierez pas !

A l'hôtel :

Un voyageur est assis sur son séant dans son lit, sa montre à la main.

— Six heures et on ne vient pas m'éveiller ! Bien sûr je vais manquer mon train !

Un de nos plus parfaits raseurs, en visite chez madame X..., se décide à s'en aller après avoir parlé trois quarts d'heure.

— Quelle charmante visite : Je suis heureux, madame, d'avoir passé auprès de vous quelques bons moments, qui m'ont fait beaucoup de bien. J'avais en arrivant un mal de tête atroce et je l'ai perdu.

Madame X..., avec un sourire, et passant lentement la main sur son front :

— Oh ! non, il n'est pas perdu.

Un condamné à mort arrive devant la guillotine.

La vue de cet instrument lui inspire une répulsion qu'il ne cherche pas à dissimuler : il pousse des cris et se débat aux mains du bourreau.

Pendant ce temps, la foule s'impatiente.

A la fin, l'exécuteur, agacé, prend le condamné par le bras, et d'un ton sévère :

— Savez-vous ce qui va arriver avec vos simagrées ? Vous serez mal guillotiné et vous laisserez une mauvaise réputation !

Police correctionnelle.

— Eh bien ! témoin, vous n'avez donc pas été tenté de courir au secours de cette malheureuse qu'on rouait de coups sous vos yeux ?

— (Prossé). Je vous demande pardon, monsieur le président, mais j'ai toujours entendu dire qu'il fallait se défier de son premier mouvement.

On parlait un jour, devant Balzac, d'un projet de statue qu'on pourrait lui élever.

— Et combien coûtera-t-elle ? demanda-t-il.

— Environ vingt mille francs.

— Eh bien ! répartit Balzac qui, à ce moment n'était guère fortuné, donnez-m'en dix mille et je monterai sur le piédestal.

Toto, qui est enrhumé du cerveau, fait une chute sur le nez.

Il revient en pleurant vers sa mère :

— Maman ! J'ai tombé sur mon rhume !

— J'ai le cerveau fatigué ; j'ai besoin de repos, disait X... à Grosbinet.

— Vous vous occupez de travaux de tête ? réplique celui-ci avec intérêt.

— Oui ! je suis coiffeur.

CE N'ÉTAIT PAS LE REMÈDE

Barbier. — Voici une préparation pour les cheveux, et je vous la garantis.

Client. — Je m'en suis pourtant servi pendant longtemps, et elle ne m'a jamais fait aucun bien.

Barbier. — Alors, c'est la faute de votre tête, qui n'est pas en état.

Moins de muscles que de cœur



Lucie. — Je crois que vous ne m'aimez plus, monsieur Jules.

Jules. — Bonté divine ! Si pareille chose peut s'imaginer ! Qu'est-ce qui vous porte à le croire ?

Lucie. — Vous ne poussez pas le velocipède si fort qu'en parlant.

CONDUIS TA BARQUE AVEC PRUDENCE
PÊCHEUR, PARLE BAS



M. Flambarion. — Vous ici, mademoiselle, je ne vous ai pas vu depuis ce terrible accident de chemin de fer.

Delle Erelina. — Où ça donc ?

M. Flambarion. — Sur l'Intercolonial à Assametquahan.

Delle Erelina. — Ah ! . . . Parlez plus bas, de grâce ; nous allons chavirer.

LA CONFESSION D'UN INCROYANT

(Pièce à réciter)

Or, en mil huit cent neuf, nous primes Saragosse.
J'étais sergent. Ce fut une journée atroce.
Le ville prise, on fit le siège des maisons.
Qui, bien closes, avec des airs de trahisons,
Faisaient pleuvoir les coups de feu par les fenêtres.
On se disait tout bas : "C'est la faute des prêtres !"
Et quand on en voyait s'enfuir dans le lointain,
Bien qu'on eût combattu dès le petit matin,
Avec les yeux brûlés de poussière et la bouche
Amère du baiser sombre de la cartouche,
On fusillait gaîment et soudain plus dispos
Tous ces longs manteaux noirs et tous ces grands
[chapeaux.

Mon bataillon suivait une ruelle étroite.
Je marchais, observant les toits à gauche à droite,
A mon rang de sergent, avec les voltigeurs ;
Et je voyais au ciel de subites rougeurs ;
Haletantes ainsi qu'une haleine de forge.
On entendait des cris de femmes qu'on égorge,
Au loin, dans le funèbre et sourd bourdonnement.
Il fallait enjamber des morts à tout moment,
Nos hommes se baissaient pour entrer dans les

[bougies,
Puis en sortaient avec des bayonnettes rouges,
Et du sang de leurs mains faisaient des croix au mur :
Car, dans ces défilés, il fallait être sûr
De ne pas oublier un ennemi derrière. [rière.
Nous allions sans tambour et sans marche guer-
Nos officiers étaient pensifs. Les vétérans,
Inquiets, se serraient des coudes dans les rangs
Et se sentaient le cœur faible d'une recrue.

Tout à coup, au détour d'une petite rue, [bonds
On nous cria en français : "A l'aide !" En quelques
Nous joignons nos amis en danger et tombons
Au milieu d'une belle et grave compagnie
De grenadiers chassés avec ignominie
Du parvis d'un couvent seulement défendu
Par vingt moines, guerriers noirs au crâne tondo,
Qui sur la robe avaient la croix de laine blanche,
Et qui, pieds nus, le brass anglant hors de la manche,
Les assommaient à coups d'énormes crucifix
Ce fut tragique. Avec tous les autres, je fis
Un feu de peloton qui balaya la place.
Froidement, méchamment car la troupe était lasse
Et tous nous nous sentions des âmes de bourreaux,
Nous tuâmes ce groupe horrible de héros.
Et cette action vile une fois consommée,
Lorsque se dissipa la compacte fumée,
Nous vîmes, de dessous les corps enchevêtrés,
De longs ruissaux de sang descendre les degrés.
Et, derrière, s'ouvrait l'église immense et sombre.

Les cierges étoilèrent de points d'or toute l'ombre ;
L'encens y répandait son parfum de langueur ;
Et, tout au fond, tourné vers l'autel, dans le chœur,
Comme s'il n'avait pas entendu la bataille,
Un prêtre en cheveux blancs et de très haute taille
Terminait son office avec tranquillité.

Ce mauvais souvenir si présent m'est resté
Qu'en vous leracontant jerois tout revoir presque :
Le vieux couvent avec sa façade moresque,
Les grands cadavres bruns des moines, le soleil
Faisant sur les pavés fumer le sang vermeil,
Et dans l'encadrement noir de la porte basso.
Ce prêtre et cet autel brillant comme une châsse,
Et nous autres cloués au sol, presque poltrons.

Certes, j'étais alors un vrai sac à jurons,

Un impie ; et plus d'un encore se rappelle
Qu'on me vit une fois, au sac d'une chapelle,
Pour faire le gentil et le spirituel,
Allumer une pipe au cierge de l'autel.
Déjà j'étais un vieux traîneur de sabretache ;
Et le pli que donnait ma lèvre à ma moustache
Annonçait un blasphème et n'était pas trompeur.
— Mais le vieil homme était si blanc qu'il me fit
" Feu " dit un officier. [peur.

Nul ne bougea. Le prêtre
Entendit à coup sûr, mais n'en fit rien paraître,
Et nous fit face avec son grand saint-sacrement :
Car la cérémonie en était au moment
Ou le prêtre se tourne et bénit les fidèles.
Ses bras levés avaient une envergure d'ailes.
Et chacun recula, lorsqu'avec l'ostensoir
Il décrivit la croix dans l'air, et qu'on put voir
Qu'il ne tremblait pas plus que devant les dévotes.
Et quand sa belle voix psalmodiant les notes,
Comme font les curés dans tous leurs *Oremus*,
Dit :

" *Benedicat vos omnipotens Deus,*"

— " Feu ! répéta la voix féroce, ou je me fâche. "

Alors un d'entre nous, un soldat, mais un lâche,
Abassa son fusil et fit feu. Le vicillard
Devint plus pâle, mais, sans baisser son regard
Étincelant d'un sombre et farouche courage :
— " *Pater et Filius,*" reprit-il.

Quelle rage
Ou quel voile de sang affolant un cerveau
Fit partir de nos rangs un coup de feu nouveau ?
Je ne sais pas, pourtant cette action fut faite.
Le moine, d'une main s'appuyant sur la faite
De l'autel et tâchant de nous bénir encore,
De l'autre souleva le lourd ostensor d'or.
Pour la troisième fois il traça dans l'espace
Le signe du pardon : et, d'une voix très basse,
Mais qu'on entendit bien, car tous bruits s'étaient
Il dit les yeux fermés : [tus,

" *Et Spiritus Sanctus,*"

Puis tomba mort, ayant achevé sa prière.

L'ostensoir rebondit par trois fois sur la pierre
Et, comme nous restions, même les vieux troupiers,
Sombres, l'horreur vivante au cœur et l'arme aux
[pieds,

Devant ce meurtre infâme et devant ce martyr :

— " *Amen !*" dit un tambour en éclatant de rire.

FRANÇOIS COPPÉE.

PEUT SE FAIRE CORROBORER PAR LE TAILLEUR



Alphonse. — Encore un de mes amis de mariés ! Pourquoi votre cher papa est-il si cruel pour nous ?

Henriette. — Il a peur. Il vous trouve trop extravagant dans votre toilette.

Alphonse. — Dites-lui pour le détromper que je n'ai pas payé un compte de tailleur depuis deux ans.

LES PLAISIRS DE LA VILLÉGIATURE



I

Moi, je suis toujours prêt à partir. Je ne demande que trois minutes pour ma malle.



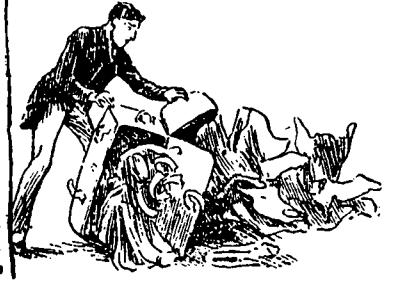
II

Il me semblait qu'elle avait coutume d'être plus grande.



III

—Ouais ! Malheur ! J'ai oublié mes chaussures, mes peignes, ma cer-
brosse, etc.



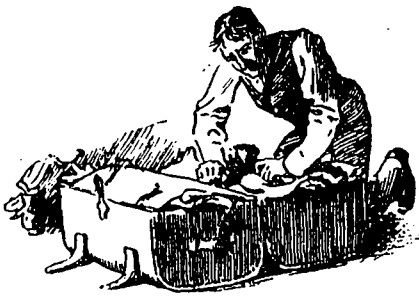
IV

Après tout, il n'y a qu'à recommen-

Inspecteur des
bâtisses

(Pour le SAMEDI)

M. Cassonade, épicier retraité : un homme court, gros, ventru, rougeaud, a fait citer M. Dumortier, entrepreneur de constructions, un homme sec, long, au teint bilieux, à l'air peu commode. Cassonade demande... de mande... il ne s'arrête pas dans ses demandes, ce brave épicier. Mais, écoutons les débats et nous serons renseignés.



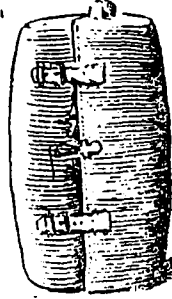
V

—Nom de nom, de nom ! Tu rentreras ou tu diras pourquoi.



VI

—Ça y est ; mais je ne sais pas si la serrure va faire.



VII

—Hourrah ! Les chars n'ont plus qu'à me la briser.

“ de seaux d'eau...” lorsque tout à coup : Pan ! pan ! et puis patras ! je reçois un atout sur la tête qui m'aplatit dans le mortier, les deux bras en avant, les deux jambes en arrière, raide mort, barbotant dans cette sile détrece comme une mouche dans le fromage blanc ; que je ne pouvais plus m'en dépêtrer et que j'ai encore, étant là, reçu un autre atout sur les reins, comme qui dirait la chute d'une cheminée et que quand on

Cassonade, vous êtes rentier, habitez 73 rue Picpus. Agé de cinquante-six ans, je crois ?

Cassonade.—Oui, mon président, et ma femme, Victoire, en a cinquante-cinq.

Le président.—L'âge de votre femme importe peu. Vous actionnez Dumortier, et lui réclamez : 1o. Le remplacement d'un chapeau neuf en soie, de forme Gibus, ou son paiement, vingt francs.

2o. Le remplacement d'un habillement complet en drap d'Elbeuf ou de Sidon : vous ne savez au juste.

Cassonade.—J'ai l'échantillon sur moi.

Le président.—N'interrompez pas... d'un complet, c'est à dire d'une redingote à la propriétaire, d'un gilet à double revers et d'un pantalon, le tout doublé de soie...

Cassonade.—Pas le pantalon, pas le pantalon ; si, un peu, à la ceinture.

Le président.—C'est vous qui l'avez écrit. Le remplacement de ce complet ou son paiement, 160 francs.

3o. Le paiement de trois visites du docteur Perdtous, à 10 francs l'une, 30 francs.

4o. Le paiement d'une fiole de vulnéraire et de trois emplâtres Rigollot, au total de 29 francs.

5o. dit d'un litre de Chartreuse jaune du Couvent, à 9 francs... On ne s'explique guère, après le médecin et le pharmacien... ?

Cassonade.—Pas après, avant, M. le président. C'est madame Potin, la concierge de notre immeuble qui, me voyant tout pâle et tout perdu, par la faute du monsieur (il désigne Dumortier) a dit comme ça : “ Il faut lui faire boire de “ l'Elixir des Grandes Chartreuses à ce cher “ homme ; ça lui remettra les sangs.”

Le président.—Je constate que vous n'avez pas porté la consultation de madame Potin dans votre mémoire... (Eclats de rire dans l'auditoire) et, en outre, vous demandez 250 francs d'indem-

nité. Veuillez exposer au tribunal les faits de la cause, autrement dit, à propos de quoi vous réclamez tout cela à Dumortier.

Cassonade.—Je vais vous dire, mon président ; c'est, qu'ayant été invité à dîner chez les Pésclourd, des anciens de l'épicerie, retirés comme moi, ma femme, Victoire, me dit comme ça : “ Isidore, tu ne vas pas aller là-bas fagoté comme “ tu es ; les Pésclourd sont des gens cossus, ils “ auront du beau monde ; il faut leur faire hon- “ neur et mettre ton complet en drap satin et “ ton gibus neuf.” Et qu'alors, m'étant mis sur mes trente-six, je suis descendu par le boulevard de la République, qui est tout dans les constructions, et que je regardais de droite et de gauche comment ça se travaille, les bâtisses ; car, voyez-vous, monsieur le président, sous proche de temps, je veux m'en faire construire une à Saint-Mandé, où j'ai un terrain, parce que c'est dégoûtant de loger chez les autres, quand on a assez de l'honnêtement gagné pour se payer un chez-soi. Et je pensais à part, moi : “ Isidore, mon “ ami, mets-toi bien au courant de la bâtisse, ça “ te servira, car les entrepreneurs sont tellement “ voleurs...”

Dumortier (furieux).—Dites-moi, échappé de l'épicerie, tâchez de ne pas casser du sucre sur la confrérie du bâtiment, ou on va vous flanquer dans la melasse (Hilarité prolongée).

Le président.—Paix, paix, monsieur Dumortier, laissez parler le plaignant ; (à Cassonade) : Continuez.

Cassonade.—Sont tellement voleurs...

Dumortier.—Encore !

Cassonade.—...Qu'il faut ouvrir l'œil avec eux, et le bon. Je m'étais donc mis sous l'échafaudage de M. Dumortier et je regardais les gâcheurs faire le mortier et me disais : “ c'est bon ; pour “ tant de sable, il faut tant de chaux, puis tant

m'a retiré, j'étais tout blanc des pieds à la tête et que tout mon individu, y compris mon habillement, était abîmé (Rires dans l'auditoire)

Cassonade.—Vous riez, vous autres ! tas de sans-cœur ! J'aurais bien voulu vous y voir. Bref, qu'on m'a mené dans un café et que quand je me suis vu dans la glace, je me suis mis à pleurer comme un veau...

Dumortier.—Bien parlé !

Cassonade.—...Comme un veau qui n'a plus à têter ; et qu'une bonne femme qui était là se mit à dire : “ Pourvu que ce ne soit pas la chaux qui “ incendie les yeux de ce brave monsieur et qui “ le fasse pleurer, il faut vite le lotionner avec “ de l'eau fraîche.” En fin de compte, je n'ai pu aller au dîner des Pésclourd, j'ai été huit jours au lit, tellement ça m'a révolutionné, et tous mes habillements sont perdus.

Le président (à Dumortier).—Comment expliquez-vous cela ?

Dumortier.—Bien naturellement, monsieur le président. Ce particulier était campé près du tas de mortier, en homme d'importance, comme un vrai inspecteur des bâtisses ; tout en dessous de l'échelle qui monte aux étages. J'avais depuis quelques jours embauché un petit auvergnat pour porter l'oiseau.

Le président.—Pour porter l'oiseau ??...

Dumortier.—On voit bien que monsieur le président n'est pas de la partie. L'oiseau c'est ça dans quoi on met le mortier qu'on porte aux maçons du haut.

Le président.—Bien. Continuez.

Dumortier.—Et donc que mon gosse était en haut de même que monsieur était en bas, à plus de quarante pieds, qu'il était sujet au mal caduc et que je n'en savais rien...

Cassonade.—Le mal caduc ! Vous osez engager pour monter sur des échelles avec des soixante

livres de mortier sur le dos, de pauvres agneaux qui ont le mal caduc? Monsieur le président, je vous ce monstre à face humaine à la vindicte des lois.

Dumortier.—Le voilà parti, le marchand de moutarde! Le voilà parti. Est-ce que je le savais, moi, qu'il avait le mal caduc? Est-ce que pour mieux se faire engager, ils viennent vous le dire? Est-ce qu'ils le portent sur leur figure? Ce n'est pas comme monsieur, qui est un épicier retraité; tout le monde peut le lire sur sa figure. Personne ne peut s'y tromper.

Le président.—Pas de personnalités. Continuez.

Dumortier.—Voilà donc mon gamin qui prend une crise; il lâche l'oiseau qui tomba sur la coliquinte de notre inspecteur des bâtisses, qui lui défonce le tempérament, si bien qu'il va s'écrabouiller à même du mortier et qu' alors le gamin tombe encore sur son postérieur, ce qui lui a fait un fameux matelas, que ça l'a sauvé d'être écrasé... (*L'auditoire se tient les côtes*) et que je peux me flatter d'avoir eu une vraie chance; car s'il s'était écrasé, j'aurais été obligé de le payer comme bon...

Cassonade.—Vous l'entendez, monsieur le président, ce barbare sanguinaire se réjouit de mon malheur; ce n'est plus 250 francs de dommages que je demande, mais deux mille. Oui, deux mille!

Dumortier.—Ta, ta, ta; calmez-vous. D'abord, pour moi, je ne paierai pas un radis; j'irai plutôt en appel, en cassation, au commerce, au tonnerre. *Primo*, j'étais en règle, j'avais fait poser les planches pour barrer le passage du trottoir, monsieur n'avait qu'à ne pas entrer dans mon chantier. C'est lui qu'il faudrait pincer pour avoir enfreint les règlements de police. Et puis de cette affaire, j'ai eu aussi mes embarras, monsieur (*désignant Cassonade*) criait comme un habillé de soie qu'on écorche...

Cassonade (avec dignité).—Monsieur! je ne suis pas un habillé de soie tel que vous entendez. Mais, ce jour-là, j'étais tout doublé de soie.

Dumortier.—...Que ça a fait un rassemblement dans mon chantier qui a duré jusqu'au

soir, qu'il n'y avait pas moyen de travailler, et qu'il m'a fallu payer mes hommes pour ne rien faire. Et, en plus, depuis que le petit Pierre est malade chez eux, je lui fais passer cinquante sous tous les jours.

Le président.—C'est très bien, cela, Dumortier. Le tribunal vous félicite.

Dumortier (confus).—C'est pas la peine, monsieur; on fait ce qu'on peut; et puis ceux du chantier m'aident un peu, chacun de deux sous par jour.

Le président.—Ah! Et combien sont-ils?

Dumortier.—De cinquante à soixante (*Rires dans l'auditoire*).

Cassonade (bondissant).—Cinquante à soixante! Vous l'avez entendu, monsieur le président, il l'a dit. Cinquante à soixante, à deux sous par jour, ça fait cinq à six francs et il ne donne à ce malheureux que cinquante sous. Que fait-il du reste? Il le met dans sa poche, parbleu! ce vampire, ce succeur du sang du peuple. Votre devoir, monsieur le président, est de dire aux gendarmes qui sont là: "Gendarmes, arrêtez ce monstre, il n'appartient plus à la société, mettez-le à Mazas, à la Grande-Roquette, puis de là à la Nouvelle-Calédonie."

Dumortier.—Prrrout!! Le voilà reparti! voilà la moutarde qui lui remonte au nez; ça l'empêche d'y voir clair, ça va encore le faire pleurer comme un... enfin, suffit. Mais, gros épiceur que vous êtes, avec un peu de jujotte, vous auriez compris qu'avec le reste, on fait une petite masse à Petit-Pierre pour le jour où il pourra mettre le pied dehors, afin qu'il puisse se payer un peu de bon temps, le petiot. Et même que voilà des compagnons du chantier, qui peuvent attester la chose. Et maintenant, pour en finir, car j'ai de l'ouvrage, moi, je ne suis pas un rentier comme monsieur, je vais dire au tribunal que j'étais chez moi, en règle avec la police, que monsieur n'avait rien à y voir et n'avait qu'à ne pas y venir, et que pour le reste... Je m'en fiche comme du dernier pot de cornichons qu'il a vendu (*Longs cris d'hilarité*).

Le tribunal est de l'avis de Dumortier; il le

renvoie des fins de la plainte et condamne Cassonade aux dépens.

Cassonade (exaspéré).—J'en rappelle! J'en rappelle!

Dumortier.—Allons, bon! il ne manquait plus que cela. C'est le bouquet. Les procureurs vont avoir du bon temps.

GUSTAVE D'EVZIN.

SUZANNE AU BAL

Le bal est ouvert, le monde entre en foule;
L'orchestre, déjà, soulève le pas.
L'archet électrique et le cuivre roule
Des flots d'harmonie. On ne s'entend pas.

Tout est joie et bruit. Comme ils tourbillonnent
Les galants du soir, aspirants d'amour!
Les hommes sont chics, les femmes rayonnent,
L'oreille tendue aux gentils discours.

Dans un groupe on voit, superbement belle,
Une jeune fille aux cheveux dorés,
Mine décidée et regard rebelle;
Ses adorateurs la suivent serrés.

Dans le tas confus, il est un jeune homme
Près de l'admiree en costume blanc.
Il semble endormi comme dans un somme,
Et, magnétisé, marche nonchalant.

Elle passe, il passe. Elle, indifférente
Tout à l'heure, entend, soudain, l'amoureux
Rêveur prononcer d'une voix stridente:
--Voulez-vous valser et faire un heureux?

D'un bond, sans attendre un mot de réponse,
Il la prend, l'emporte, effaré, perdu
Dans le tourbillon... Mais elle y renonce:
--Assez! dit-elle.—Il n'a point entendu.

Dans l'enivrement d'une valse folle,
Il croit au bonheur qui tourne avec lui.
Mais l'archet se tait, le rêve s'envole,
Le monde s'écoule, et Suzanne a fui.

Dieu qui s'est repenti d'avoir fait l'homme, ne s'est jamais repenti d'avoir fait la femme.

MALHERBE.

LES PASSE-TEMPS D'UNE PLACE D'EAU



UN EXERCICE FATIGANT MAIS TRÈS HYGIÉNIQUE.

LA THÉORIE DE L'ÉVOLUTION



CE QUI ARRIVE AUX MÉCHANTS PETITS GARÇONS.

LA BOITE AUX LETTRES DU "SAMEDI"

I

PAS PAREIL

Paddy (regardant par la fenêtre). — Qu'est-ce qu'il a donc, le cheval, maman ?

Maman. — Il est difficile, il ne veut pas obéir au cocher.

Paddy. — Qu'est-ce qu'il lui fait, l'homme, pour le corriger ?

Maman. — Il le caresse.

Paddy (furieux). — Ce n'est pas faire, ça. Pourquoi qu'on ne me caresse pas aussi, moi, quand je suis difficile.

TROP PROMPT

Dans le bureau du journal :

Annonces (furieux). — Dites donc, cette petite annonce que je vous ai donnée avant hier : "Demandée : une batterie électrique fonctionnant bien" je veux que vous la retiriez au plus vite.

Commis. — Qu'y a-t-il donc ? Est-ce que je ne l'ai pas mise dans une bonne place.

Annonces. — Au diable la place ! L'annonce a dépassé le but. La foudre est tombée sur ma maison la nuit dernière.

CORRESPONDANCE ADMINISTRATIVE

Mon cher ami,

Cela ne va pas du tout. Depuis huit jours j'ai des névralgies qui ne m'ont pas permis de fermer l'œil — même au bureau.

Signé PROCOPE.

TROP DE ZÈLE



Arnaud. — Il n'y a rien que je ne ferais pour vous. J'abandonnerais parents, position, fortune, etc.

Elise. — Stop. N'abandonnez pas la fortune ; vous perdriez votre principal charme.

L'artiste peintre C..., qui reçoit plus de visites qu'il n'en désire, vient de coller sur la porte de son atelier l'affiche suivante :

"Frappez trois coups.

"Si personne ne crie : Entrez, c'est que je n'y suis pas ou que je ne veux recevoir personne."

RIEN A FAIRE

Quétense (au frère Rapineau). — Croyez-vous, monsieur, que si j'allais chez le baron, il me remettrait son offrande.

— Mon frère ? mais, madame, vous ne savez donc pas que les souris sortent de chez lui les larmes aux yeux !

MALHEUR DE MALHEUR

Rapineau est furieux, il racontait l'autre jour pourquoi :

— Figurez-vous, qu'à l'automne, j'entreprends un voyage en Suisse avec ma femme. Nous essayons une petite ascension. Crae ! elle se casse une jambe. Elle est restée deux mois couchée à Interlaken et... mes billets de retour ont été perdus !...

LA SCIENCE EN DÉFAUT

Un pharmacien avait capturé un certain nombre de moineaux et à l'aide des secrets de son art, il leur badigeonna le plumage des couleurs les plus invraisemblables, puis il les remit en liberté. Grand émoi parmi les savants. On discute sur l'origine probable de ces étranges oiseaux dont on n'avait jamais vu aucun spécimen, les sociétés scientifiques, les journaux s'en mêlent,

puis quand les esprits sont bien chauffés à blanc, paraît dans une feuille très répandue, un entrefilet donnant la clef du mystère.

MEURS FIN DE SIÈCLE

Magistrat de police. — Votre figure ne m'est pas inconnue, accusé ; où vous ai-je donc déjà vu ?

Prisonnier (ex-juge). — J'ai eu l'honneur d'envoyer une fois Votre Honneur au pénitencier quand j'étais sur le banc.

Magistrat. — Six mois.

SIMILIA SIMILIBUS CURANTUR

L'invention de la poudre sans fumée devait permettre de voir clair pour s'entretuer sur le champ de bataille. Le professeur Schelber, lui, vient d'inventer une machine qui permettra de produire une fumée artificielle sur le champ de bataille pour remplacer la fumée de la poudre ancien régime.

MANQUE D'EXERCICE

Docteur. — Vous me paraissez dans un triste état. Quelles sont vos occupations ?

Patient. — Je travaille pour la corporation.

Docteur. — Voilà bien ce que je craignais. Ce qu'il vous faut, mon ami, c'est de l'exercice.

UN BON TOUR

Chez un pharmacien complaisant :

Une dame (entrant). — Auriez-vous l'obligeance de me prêter votre téléphone pour un instant ?

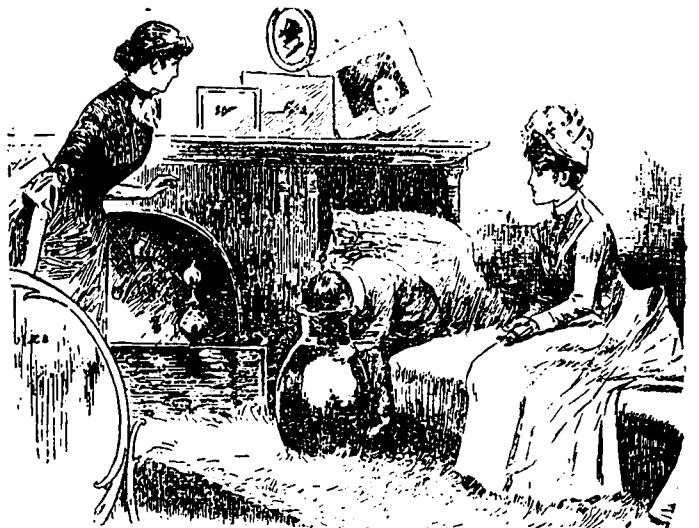
Le pharmacien. — Certainement, madame.

La dame (au téléphone). — Je ne puis y arriver.

Le pharmacien (empressé). — Puis-je vous offrir de téléphoner pour vous, madame ?

La dame. — Ah ! que vous êtes obligeant, monsieur ! Veuillez demander pour la pharmacie Durand et dire de m'envoyer... une boîte de feuilles de moutarde et un cataplasme. — Vous comprenez, monsieur, j'ai un compte ouvert chez lui.

NOS CHÉRIS



Madame Denon. — John, ôte toi la tête de ce vase... Vite... Allons, qu'est-ce que ça veut dire ? Montre toi.

John, d'une voix étouffée. — Je ne me montrerai plus jamais. Madame Gramdesel vient de dire que je ressemble à mon grand-père.

ORIGINE DU VOL

Le cyclone fait voler les maisons ; le forgeron fait voler le feu ; le charpentier fait voler la scie, le cocher fait voler les chevaux, l'épicier fait voler le sable, le pensionnaire fait voler le beurre. Et si ce n'est pas encore assez d'origines pour le vol, vous avez la clé et vous pouvez indéfiniment continuer vos recherches entomologiques.

REPertoire DE CONVERSATION A L'USAGE DES BARBIERS



I

Au marchand.—J'apprends que ça revient meilleur les indiennes ! Les dernières faillites ont dû faire bien tort. Rien qu'une coupe ou ras ?



II

Au duc.—Avez-vous essayé les nouvelles cigarettes *Miel en bouche*, qu'on annonce partout ? Ayez-en ; elles sont superbes. Un peu d'huile ?



III

Au politicien.—Ces imbéciles qui cherchent des scandales partout. On sait bien qu'il faut que les affaires du pays marchent. Ne touchez pas à votre moustache tant qu'elle ne sera pas sèche.

TROP MAIGRE

—Eh bien ! ton oncle est mort, tu hérites ?

—Ah oui ! une jolie affaire.

—Comment donc ? je croyais qu'il avait une fortune.

—Hélas ! il ne laisse que des regrets.



IV

Au joueur à la bourse.—C'est bien fait à tous ces gas qui poussaient les parts de *La grande marmite*. Je leur avais dit que ce n'était pas sûr. Relevez-vous un peu, s'il vous plaît.



V

Au juge Pascommode.—Ça vous prend-il bien du temps pour découvrir s'il y en a un qui a plus raison que l'autre. Moi je ne pourrais pas me décider. Les cheveux pas courts, je suppose ; rien que raccourcis ?



VI

A l'entrepreneur.—Une fois que le pays sera débarrassé de ces Mick et de ces Nick, vous aurez bien plus de chance pour soumettre. Si vous voulez, je vais vous rogner la barbe.

COURT MAIS SOLIDE

Procès en divorce :

La femme.—Je vous jure, M. le président, que mon mari m'a rouée de coups.

Le président.—Lui ? Un manchot !

La femme.—Justement, il me frappait à bras raccourcis.

FESTIN CHINOIS

Un membre de la chambre de commerce de Hambourg, Allemagne, se trouvant à Peking, a été fêté, dans un banquet, par les magnats du commerce chinois. Il décrit ainsi, à la suite les uns des autres, les vingt-deux plats qui ont été servis pendant le festin :

1. Pigeons aux champignons avec pousses de bambous. Délicieux.
2. Friture de porc. Splendide.
3. Œufs de pigeons au jus de bœuf ; les blancs sont durs, mais transparents. Très bon.
4. Nids d'hirondelles avec des pousses de bambous (mets gélatineux). Excellent.

5. Volailles de différentes sortes aux champignons, avec pousses de bambous. Très agréable.
6. Canards avec bambou et fruits de lotus, qui ressemble pour la forme et le goût au gland. Assez bon.
7. Foie de porc à l'huile de castor. Mauvais.
8. Plât de moules japonais à l'huile puante de morue. Horrible.
9. Crabes de mer cuits à l'huile de castor avec bambou et jambon. Aurait été passable sans la détestable huile.
10. Une étoile faite de morceaux de volaille, de lard fumé et de pigeon, le tout recouvert de blancs d'œuf. Très juteux.

3. Queues de crabes à l'huile de castor. Affreux.
 4. Un fruit ressemblant à l'olive, mais âpre et sûr et très désagréable pour un palais européen. Gâteaux légers ; très fins. Noix, amandes et semences de ricin rôties et confites dans du sucre. Bon, même le ricin. Macaroni avec graine de sésame et gâteaux à trois cornes, couverts de graines de ricin. Oranges.
- La seule boisson était le thé, très faible, sans sucre et le *jamion*, une espèce de vin fait avec du riz que l'on boit chaud comme le thé et qui est un breuvage détestable.

UNE CONSOLATION



Maud.—Quand je serai morte, John, aimeras-tu ta seconde femme autant que moi ?
John.—Ne crains pas. Je ne prendrai une seconde femme que pour son argent.

A FORCE D'HABITUDE

Femme de journaliste.—Viens chéri, je vais te montrer ma nouvelle toilette ; je t'assure que c'est un vrai poème.
Journaliste (distrain).—Un poème ! au panier, alors.

THÉÂTRE ROYAL



Ce théâtre a été ouvert lundi pour la saison 1891-92. Cette semaine, la pièce jouée est "Little Lord Fauntleroy," qui a obtenue un si grand succès à l'Académie de Musique l'an dernier. S'il faut en juger par la foule qui se rend chaque après-midi et soir pour assister à cette représentation, les artistes n'ont rien perdu de leur mérite et les propriétaires du Royal méritent des félicitations pour avoir su si bien égayer les amateurs de théâtre qui s'y rendent en foule, malgré la chaleur tropicale que nous avons actuellement. La semaine prochaine, on jouera "The Night Alarm," drame des plus émouvants. La troupe qui jouera dans cette pièce est reconnue comme l'une des meilleures qui aient joué aux États-Unis.



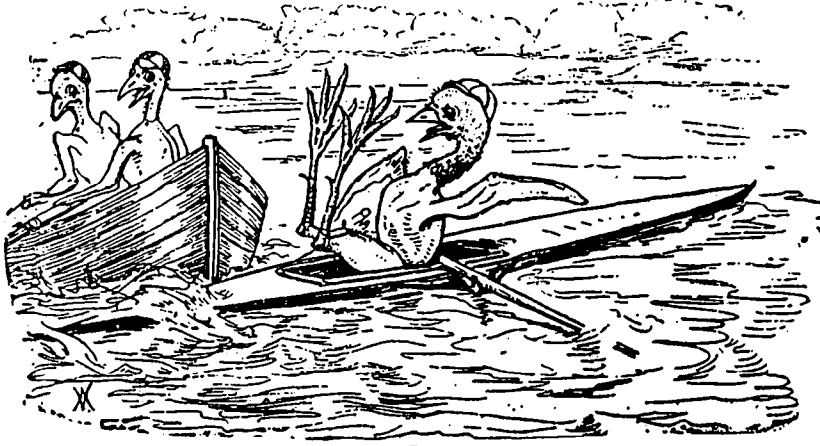
EN PLEINES VACANCES

PINCÉE DE CONSEILS

ENLÈVEMENT DE LA VIEILLE PEINTURE

Ce n'est pas une mince tâche que d'enlever des boiseries les vieilles peintures crevassées et durcies par le temps. Cependant, employant la composition suivante, le travail est de beaucoup simplifié : On fait bouillir, dans trois gallons d'eau, en mêlant, quatre livres de mousse d'Irlande, trois d'alcool méthylique et trois de terre à foulon. On ajoute 16 livres de soude caustique et autant de potasse caustique dissoutes dans

VRAIMENT TOUTE LA NATURE
EST EN VILLÉGIATURE.



I
Une collision.—Imbéciles ! Vous mériteriez d'être des oies !

trois gallons d'eau. On brasse jusqu'à refroidissement et l'on obtient une masse gélatineuse brune. On applique cette composition avec un pinceau sur la surface à nettoyer ; en un espace de temps qui varie de vingt minutes à une heure, l'effet est produit, la peinture est désagrégée et il ne reste plus qu'à laver la surface avec de l'eau.

ESSAI DU CAFÉ

Voici une méthode simple et facile pour essayer le café moulu : On dissout dans l'eau autant de sel qu'elle peut en prendre, puis, en se servant

AUX PLACES D'EAU



III
A une place d'eau.—Des oiseaux de passage.

d'un tube à essayer en verre d'au moins six lignes de diamètre, on y met une petite quantité de café avec dix fois autant de saumure ; on secoue à deux reprises et on laisse reposer une demi-heure. On observe alors la couleur du liquide, ainsi que la quantité de l'échantillon qui flotte à la surface et celle qui est précipitée au fond du tube. Si la couleur est ambrée très pâle et si presque tout le café flotte, on peut conclure qu'il est pur. Une teinte bien nette, foncée ou jaune, il y a falsification et dans ce cas, le dépôt

est plus fort. Plus la couleur est foncée, plus il y a d'impuretés. Avec trente pour cent de chicorée, la teinte brune est très marquée, et plus il y en a, plus le liquide se fonce.

MOYEN DE DÉCOUVRIR QU'UNE PERSONNE EST VÉRITABLEMENT MORTE

Un médecin de Paris a obtenu le premier prix de l'Académie Française des Sciences, en donnant la méthode suivante, pour reconnaître si une personne est bien morte.

Si on place la main de la personne que l'on suppose morte, devant une lumière quelconque, et en mettant ses doigts les uns contre les autres, et qu'on s'aperçoit, en regardant au travers de la main, d'une certaine couleur rouge-violet, c'est le signe évident que le sang circule encore, par conséquent que la personne n'est pas morte. Dans le cas du décès, cette couleur violette n'existe pas.

MOYEN DE REPRODUIRE LES GRAVURES IMPRIMÉES

On détache une gravure quelconque d'un journal illustré, on la place au fond d'une assiette, d'une cuvette, d'un récipient quelconque, en ayant soin de tourner vers le haut la partie imprimée. On verse sur la gravure ainsi disposée, du soufre fondu, et on laisse refroidir.

Pour retirer le papier, il suffit de mettre la plaque obtenue dans l'eau ; le papier absorbe le liquide : il n'y a plus alors qu'à frotter avec le bout du doigt, pour retirer le papier et voir apparaître la gravure reproduite sur l'assiette, la cuvette ou le récipient quelconque. Cette expérience très amusante permet de reproduire très nettement toute sorte de gravures de petit format et d'obtenir des planches ou panneaux qui peuvent servir à décorer très coquettement les murs de nos maisons de campagne.

FROMAGE A LA CRÈME

Prenez un morceau de bon fromage blanc (lait caillé égoutté), délayez-le dans du lait bouilli et refroidi. Passez dans une passoire fine, mêlez-y deux blancs d'œufs battus en neige, versez le tout dans un ou plusieurs moules d'osier garnis de mousseline et laissez égoutter cinq à six heures. Renversez dans un compotier et versez dessus de la crème fraîche.

UNE MAUVAISE VUE

M. Pasfier.—Bonjour, mademoiselle Blanche, comment allez-vous ?

Elle.—Très bien, je vous remercie, monsieur, mais mon nom n'est pas Blanche ; je m'appelle Rose.

M. Pasfier.—Je vous demande pardon de m'être trompé ; voyez-vous, je ne puis pas distinguer les couleurs.

LES MISÈRES DE CE MONDE

Bienfaiteur.—Eh bien ! madame, comment va votre mari, cet hiver ?

Femme pauvre.—Je suis peinée de vous le dire, mais il est obligé de garder sa chambre !

Bienfaiteur.—Puis-je le voir ?

Femme pauvre.—Peut-être, monsieur, en demandant la permission au gardien de la prison.

TROP DE COMPLIMENTS NUIT

M. Léger.—Enchanté de faire votre connaissance. Mon ami, M. Trèspoli, me parlait de vous hier et disait : Madame Passée est si jolie, elle est une mère si tendre !

Mademoiselle Passée.—C'est curieux ! Peut-être votre ami voulait-il parler de ma mère ?

M. Léger (faisant un soubresaut de surprise).—Je vous demande pardon ; mais est-il possible que votre mère vive encore ?



II
En partie fine.—Un verre de coco ?

IL FAUT SAVOIR SPÉCULER

Malendurant.—Qu'est-ce que vous avez fait du chien de ma femme, pour lequel je vous ai donné cinq piastres, à condition que vous le fissiez disparaître ?

Tramp.—Je le lui ai remis ce matin ; elle a annoncé qu'elle donnait dix piastres de récompense à qui le lui rapporterait. Faut-il le voler de nouveau ?

LES RÉSULTATS D'UNE BONNE LEÇON DE CATÉCHISME

Le curé.—Dieu nous a créés, c'est très bien ; mais qu'est-ce qu'il ajouta après avoir fait notre corps ?

Petit garçon.—Les jambes, monsieur le curé.



IV
A la burette.—Un cocktail.

LE DÉBIT FAIT LE PROFIT

Le juge.—Comment avez-vous osé tuer un homme pour un écu.

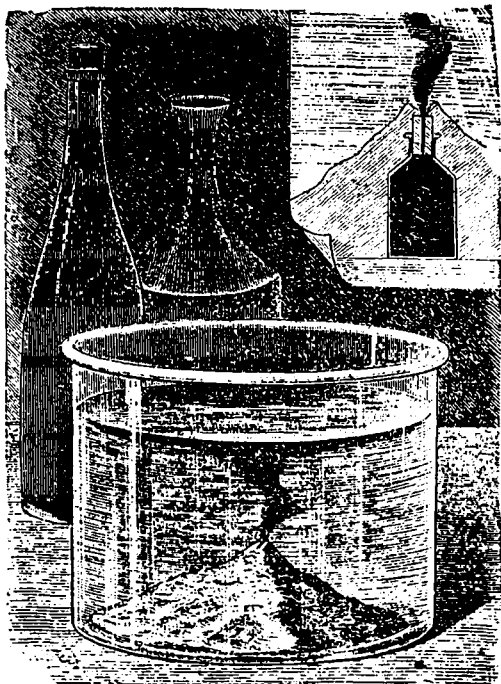
L'accusé.—Qu'est-ce que vous voulez, monsieur le juge, un écu d'un côté, un écu de l'autre ! ça finit par compter.

UN GROS PERSONNAGE

L'ami.—Bonjour, monsieur Laflute ; comment est votre pied aujourd'hui ?

Laflute (parlant bas).—Bien mieux, merci ! Mais je vous prie, parlez bas, il dort à l'heure qu'il est.

RÉCRÉATION



L'éruption du Vésuve.—Placez au fond d'un bocal de verre plein d'eau un petit flacon contenant du vin rouge. Ce flacon sera fermé par un bouchon percé d'un trou très étroit suivant son axe. Nous savons que, par suite de la différence de densité des deux liquides, l'eau pénétrera dans le flacon, et en chassera le vin, qui s'échappera en un mince filet rouge pour venir s'étaler à la surface.

Voici un moyen pittoresque de présenter cette expérience bien connue : à l'aide de plâtre, ou plus simplement de terre, figurez une montagne au fond de votre vase. Le flacon s'y trouvera dissimulé, et vous ménagerez à la partie supérieure un petit orifice destiné au passage du filet de vin : ce sera le cratère.

Ayez soin d'agiter l'eau du vase afin que le panache qui la traverse figure la fumée rougeâtre d'un volcan tourmenté par le vent, et vous aurez ainsi donné aux spectateurs une reproduction assez exacte de l'éruption du Vésuve.

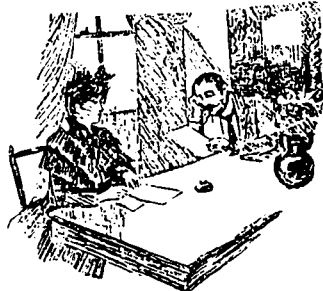


Faire flotter verticalement des bouchons de liège.—Une cuvette ou un baquet d'eau et sept bouchons, voilà tout le matériel nécessaire pour cette expérience ; j'espère qu'elle n'en sera pas moins intéressante pour nos lecteurs, à qui je propose de faire flotter ces bouchons sur l'eau, mais en les maintenant dans la position verticale. Nous savons tous que la forme des bouchons de bouteille, qui est celle d'un cylindre allongé, les force, lorsqu'ils flottent, à se coucher sur le liquide, l'axe du cylindre ayant une position horizontale ; comment ferons-nous donc pour les faire rester debout ?

Mettez l'un des bouchons debout sur une table ; entourez-le des six autres bouchons, qui seront également debout ; saisissez tout le système avec une main, et plongez-le de façon à mouiller complètement les bouchons ; retirez-les en partie de l'eau, et abandonnez les à eux-mêmes. L'eau qui a pénétré par capillarité entre les bouchons mouillés les maintiendra soudés entre eux, et, bien que chaque bouchon soit dans un équilibre instable, l'ensemble ainsi obtenu sera stable, la largeur de notre radeau improvisé étant plus grande que la hauteur d'un bouchon.

Cette récréation, qui nous démontre la cohésion produite par un phénomène capillaire, vient nous prouver une fois de plus la vérité de notre vieil adage : "L'union fait la force."

En quoi consiste une lettre de femme



Lui.—Cette lettre-là va faire. Vais-je la cacheter ?
Elle.—Mon Dieu, non, Harry. Attends, au moins, que j'aie mis le *postscriptum*.

ENTENDONS-NOUS

Bridgett.—Dites-moi donc comment vous faites pour toujours avoir de la bonne viande ?

Mary-Anne.—Je choisis un boucher et je ne le lâche plus.

Bridgett.—Vous voulez dire que vous lui donnez toute votre clientèle ?

Mary-Anne.—Non ! je ne le lâche pas tant qu'il n'a pas coupé ma viande.

INSCRIPTION

Mon âme est comme un ciel sans bornes,
Elle a des immensités mortes
Et d'innombrables soleils clairs ;
Aussi, malgré le mal, ma vie
De tant de diamants ravie
Se mire au ruisseau de mes vers.

Je dirai donc, en ces paroles,
Mes visions qu'on croyait folles,
Ma réponse aux mondes lointains
Qui nous adressaient leurs messages,
Eclair incompris de nos sages,
Et qui, lassés, se sont éteints.

Dans ma recherche couturière,
Tous les secrets de la lumière,
Tous les mystères du cerveau,
J'ai tout fouillé, j'ai su tout dire,
Faire pleurer et faire rire,
Et montrer le monde nouveau.

J'ai voulu que les tons, la grâce,
Tout ce que reflète une glace,
L'ivresse d'un bal d'opéra,
Les soirs de rubis, l'ombre verte
Se fixent sur la plaque inerte.
Je l'ai voulu, cela sera.

Comme les traits dans les camées,
J'ai voulu que les voix aimées
Soient un bien qu'on garde à jamais
Et puissent répéter le rêve
Musical de l'heure trop brève ;
Le temps veut fuir, je le sou mets.

Et les hommes, sans ironie,
Diront que j'avais du génie,
Et dans les siècles apaisés
Les femmes diront que mes lèvres,
Malgré les luttés et les fièvres,
Savaient les suprêmes baisers.

CHARLES CROS.

NOS CHÉRIS



La maman.—As-tu fait ta prière ?
Toto.—Oui, maman.
La maman.—Qu'est-ce que tu as dit ?
Toto.—Bon Dieu, je suis obligé de la remettre à cause du mauvais temps.

A L'ABRI DE TOUT

Premier banquier.—Quelle sorte d'individu est votre banquier ?

Second banquier.—Il est à l'abri de tout proche. Rien ne saurait l'atteindre.

Premier banquier.—Vraiment ?

Second banquier.—Oui, il a filé sur Cuba hier soir.

Demande de photographie pas toujours un compliment



Dans toutes les maisons bien organisées, on tient maintenant les photographies des jeunes visiteurs classées sous différents titres. La secrétaire n'a plus qu'à comparer le portrait avec le visiteur pour répondre si mademoiselle reçoit ou ne reçoit pas.

UNE IDYLLE ROSE

— Vous dites, mon cher, qu'il n'y a plus d'idéal, plus d'illusions ; qu'il n'y a plus de ménages jeunes, ni de ménages heureux. Vous prétendez que l'argent seul fait les mariages, et que la débâche les défait. A vous entendre, l'amour vrai entre deux cœurs honnêtes n'existe pas, et si le "diable boiteux" de Lessage pouvait descendre par toutes les chemins parisiennes, il ne verrait que des turpitudes monstrueuses, là même où les apparences font croire à des unions heureuses et à des familles respectables.

Eh bien ! écoutez cette petite histoire, c'est celle de deux personnages très réels, très vivants, que je pourrais vous nommer, dont je pourrais vous montrer les persiennes quand nous nous promenons le soir dans un certain quartier :

Ils ont quarante ans à eux deux, et déjà le prêtre leur a appliqué, suivant l'expression pittoresque d'un symboliste, la soudure du mariage.

"Elle" l'aimait depuis toujours. "Il" l'aimait depuis la quinzième année.

A peine portait-elle des robes longues qu'elle se disait :

— Ce sera celui-là et jamais un autre.

En sortant chaque jour du collège il pensait :

— Voilà ma petite femme, celle qui sera près de ma table de travail quand je ne ferai plus de pensums, quand je pourrai faire un pied de nez à tous les professeurs de toutes les universités.

Ils se voyaient dans toutes les réunions de parents et d'amis.

Ce fut d'abord un regard, un sourire, une pression de main.

Puis leurs petits cœurs qui battaient très fort se risquèrent à des mots timides, gauches, embarrassés.

Enfin, un soir, après y avoir pensé toute la journée sur les bancs de la classe, il fit un grand effort, et pendant que les mères versaient le thé, il lui dit bien bas dans un coin :

— Voulez-vous ?

— Je veux bien.

— Mais, fit-il, ce sera très long, à notre âge !

Elle, qui avant d'être femme avait déjà la décision d'un homme, répondit :

— Ça m'est bien égal.

Alors, commença ce poème qui ne peut s'exprimer dans aucune langue, et que la jeunesse de toutes les générations a balbutié en répétant sous des formes diverses :

— Je vous aime, vous m'aimez, nous nous aimons. Et personne autour d'eux ne s'en doutait, ni parents ni amis.

Leurs familles vivant l'une près de l'autre, et se trouvant en relations suivies, ils se voyaient souvent d'une manière ostensible.

Mais cela ne leur suffisait pas. Ils avaient imaginé une télégraphie secrète au moyen de châssis vitrés percés dans les combles.

"Lui" à sa lucarne, "elle" à la sienne, ils se disaient chaque matin leur amour à travers l'espace dont ils faisaient un pigeon voyageur.

A l'aide d'un baiser ils s'envoyaient de la main la preuve toujours nouvelle, toujours la même, d'une éternelle adoration.

Si gentille et si douce que fût cette manœuvre,

à la longue elle fut impuissante à contenir l'impatience de cette Juliette. Sentant trop jeune l'objet de son culte, elle n'osait parler, mais sa santé s'altérait visiblement.

Cependant les partis les plus brillants et les plus flatteurs affluaient, mais à chaque présentation, refus net.

Quel était donc ce caprice, cette maladie, ce mystère ?

Les parents étaient aux abois.

Enfin la mère découvrit la télégraphie. Armée de cette découverte, elle interrogea impérieusement sa fille, reçut l'aveu qui expliquait tout.

AU CLAIR DE LA LUNE
MON AMI PIERROT

Alice. — Quelle lune ! Elle m'éblouit !

Pierrot. — Que je voudrais bien être l'homme dans la lune !

Alice. — Je le souhaiterais moi aussi.

Pierrot. — Et pourquoi donc, Melle Alice ?

Alice. — Parceque vous seriez à trois cent mille milles d'ici.

Le jeune homme fut demandé en mariage par l'intermédiaire de ses parents ; il ne demandait pas mieux que d'obéir.

N'allez pas croire que cette jeune fille fût une éthérée, ni la fille d'un poète, ni une muse quelconque.

Son père passa sa vie à mettre du fer en bâtons sur les routes sablonneuses ; sa mère, femme de tête et de raisonnement, mène la barque domestique comme un chef d'armée.

La fille se disait : Je ferai comme maman.

Aujourd'hui son ménage est un nid d'oiseau accroché mystérieusement à l'ombre de grands

arbres feuillus sur l'un de nos élégants boulevards excentriques, où des yeux indiscrets ne peuvent pénétrer ; empire dont elle est la souveraine, sanctuaire dont l'autel brûle d'une flamme sans cesse rallumée par son pouvoir à elle, par sa tendresse à lui et par l'attraction mutuelle de ces deux cœurs qui n'en font qu'un.

L'avenir tel qu'elle se le figure est une route interminable semée de fleurs, où elle marchera toute la vie suspendue à son cou, avec des mules dorées pour chaussure, et sur le front l'aurole de l'épouse fière, amoureuse et adulée.

Elle gouverne sa maison avec ordre et son mari avec une volonté enveloppée de tendresse, peut-être de jalousie.

Elle le conduit sans qu'il sente ni les rênes ni le mors, et il se laisse mener comme un pilote s'abandonne à la douceur des flots sans tenir le gouvernail.

Tous deux se promettent et se jurent cinquante ans de bonheur : c'est long.

Peu de voyageurs ici-bas ont cheminé tous les jours pendant un demi-siècle sous l'étoile de leur nœce.

N'oubliez pas, mes jeunes amis, que le bonheur est un gros capital dont il ne faut dépenser que les intérêts.

N'ALLONS PAS TROP
VITE EN AMOUR

Lui. — Mademoiselle Angéline, je vous aime...

Elle. — Mais, monsieur, je n'ai pas un seul sou de fortune.

Lui. — Laissez-moi finir, je vous prie ; je vous aime si peu...

Elle. — Là ! Je ne voulais que vous sonder ; j'ai une fortune de \$20,000.

Lui. — De grâce, ne m'interrompez pas ; je vous aime si peu pour votre argent, que si vous n'en aviez pas du tout, je demanderais votre main immédiatement.

Elle. — Que je suis contente ! C'était une farce que je voulais faire avec ces \$20,000 ; je n'ai rien.

UNE FILLE DE PRÉ-
CAUTION

La dame. — Je ne veux pas vous empêcher de partir, mais j'espère que vous avez bien réfléchi. Vous savez, le mariage n'est pas une petite affaire.

Servante. — Pour ça, madame, vous pouvez être tranquille. J'ai consulté deux tireuses de cartes, un clairvoyant ; j'ai lu le livre des oracles ; je me suis endormi avec une mèche de ses cheveux sous ma tête et rêvé à lui ; j'ai vu les spirites, et ils m'ont tous dit de me marier. Ne craignez pas je n'épouse pas à la légère ?

UN PEU DE VIE

Une fabrique veut acheter un terrain en dehors des limites de la ville, dans le but d'en faire un cimetière. Après consultation des propriétaires, l'un d'eux s'écrie : "Messieurs, il y a assez longtemps que cette localité est délaissée ; mettons-y un cimetière, afin de lui donner un peu de vie."

LE SACRIFICE D'UNE MÈRE

CHAPITRE IV

(Suite)

Valsé ! oui, elle avait valsé, la pauvre Sûzel ; valsé avec une belle branche d'oranger mélangée à son meul d'Alsace, et de petits souliers à cothurne dessinant son pied cambré.

Que ce temps, si proche encore, lui paraissait loin !

En y songeant, la pauvre femme sentit un sanglot lui déchirer la gorge, et elle cachait son visage sur le châle qui enveloppait l'enfant.

Oui, elle avait dansé ; et, maintenant, ses pieds alourdis se traînaient à peine sur le carreau de la chambre. Oui, elle avait été jolie, bien jolie même ; mais que restait-il de sa beauté ? Oui, ses yeux avaient brillé joyeusement avec un éclat d'avril en fleur ; et maintenant il en coulait des larmes, et des larmes bien amères.

Dès le lendemain de son mariage, Hans quittait le Rûsenthal. Paris l'attirait. Il voulait travailler en fabrique et gagner beaucoup pour que Suzel n'eût rien à désirer.

Le jeune ménage s'établit gaiement sous les toitures. Le nid était élevé de cinq étages ; mais plus l'allouette est près du ciel, mieux elle file sa roulade.

Durant quelques mois on fut donc bien heureux.

Sûzel garnissait avec amour le berceau d'osier, et faisait de rians projets. Le père en formait de plus beaux encore.

Et puis... et puis... Un soir, Hans fut rapporté sanglant et râlant ; un bras broyé dans un engrenage. Une fièvre ardente le dévorait. Le médecin parla de l'hôpital.

— Non, non, balbutia l'agonisant, en crispant son unique main sur la main de sa femme, ne pas te quitter. Voir notre enfant dans son berceau !

— Non, non, répondit-elle, tu n'iras pas là-bas, tu verras notre enfant, notre cher trésor.

Dès lors Sûzel porta sur ses épaules courbées et douloureuses, tout le poids du ménage. Ce fut dans ces pénibles conditions que Germaine vint au monde. Sa mère la salua d'un sourire. Mais comment vivre ?

L'Alsacienne apprit alors la triste science de la pauvreté. Elle apprit comment on se passe de feu en hiver, comment on renonce à l'achat d'une fleur, parce que ce bouquet, qui embaumerait la chambre et rappellerait le pays natal, coûte cinq centimes. Elle renonça au petit oiseau qui chantait à sa fenêtre... Il becquetait chaque jour deux épis de millet ! la dépense était trop forte. Elle vendit ses meubles, elle vendit sa croix d'or. Elle se réjouit presque de souffrir, parce que l'inquiétude lui enlevait la faim, et que le pain pris à crédit durait plus longtemps. En un mot, elle dit adieu à toutes ses joies, la pauvre femme, se consolant de toutes ses peines en mettant un long baiser sur le visage de son enfant.

Minuit sonnait à l'église voisine, Hans s'était assoupi, Germaine cessait de pleurer Sûzel chantait doucement. Peu à peu sa voix devint un murmure. Elle replaça le cher ange dans le berceau, l'enveloppa d'un lambeau de couverture ; puis elle vint continuer sa veillée sous la lampe fumeuse. Le sommeil lui brûlait les yeux ; sa tête endolorie était lourde, bien lourde. Hélas ! il fallait

achever le travail, afin de pouvoir acheter un morceau de pain.

Et tandis que que, fiévreusement, Sûzel tirait l'aiguille, on souffrait aussi, on souffrait plus encore dans une riche demeure du faubourg Saint-Germain.

Le malheur est impitoyable, insatiable. Rien ne l'arrête : ni les valets de pieds qui se tiennent à la porte, ni la richesse ni les titres. Nul ne pourrait nier l'égalité des larmes.

Dans la rue de Varennes, un petit cercueil, couvert de roses blanches, prenait le chemin du cimetière.

Qu'était-il venu faire en ce monde, ce pauvre être qui s'en allait aussitôt, à l'aube de sa vie ?

Ce qu'il était venu faire ?

Souffrir quelques heures ; puis sans avoir rien vu, rien compris, sans avoir même montré son sourire, il était remonté vers les anges ses frères, laissant vide un riche berceau, et déchirant, en prenant son vol, un pauvre cœur de mère.

Cette mère, c'était Mme de Guérande.

Qu'elle avait désiré le venue de sa fille ! Elle l'avait demandée à Dieu durant de longues années ; elle l'avait demandée avec des larmes, avec des prières.

L'amour maternel le consoleraient de ses chagrins ; et lorsque M. de Guérande passerait au cercle une partie des nuits, la mère ne serait plus seule : n'aurait-elle pas le berceau ?

On la fit élégante, cette berceuse aux barreaux d'or. L'hôte attendu vint en novembre, y souffrit deux jours ; puis avec un soupir insaisissable, s'affranchit des misères d'ici-bas.

Mme de Guérande regardait l'œil morne, la toute jeune morte. Elle ne pleurait pas ; mais ses mains jointes et serrées, son éfrayante pâleur, le mouvement fébrile de ses lèvres, disaient assez que la mort, en venant lui prendre sa fille, lui arrachait, du même coup, tout son bonheur.

Et, soudain, elle se leva toute droite, jeta un cri horrible ; ses bras battirent l'air et, inanimée, elle retomba sur l'oreiller.

Lorsqu'elle reprit ses sens, elle avait tout oublié. Sa raison venait de sombrer dans sa cruelle douleur. Elle promenait son regard autour d'elle, comme si elle se fût réveillée dans un pays inconnu. Un brouillard voilait son cerveau, tout lui apparaissait confus, indécis. Sa chambre flottait autour d'elle, ainsi que les glaces de Venise, que les meubles d'ébène, que les grands lits aux tentures Louis XV.

Non loin du lit, une femme au grave visage, qu'on reconnaissait, à sa cornette blanche, pour être une sœur de Charité, observait avec attention la pauvre folle. Sous son regard pur et bienveillant, Mme de Guérande se sentit rassurée. Ses lèvres ébauchèrent un sourire, et, d'une voix étonnement douce :

— Que s'est-il donc passé ? interrogea-t-elle. Je souffre horriblement, là, dans les tempes. Suis-je au lit depuis longtemps, ma sœur ?

— Vous voilà mieux, fit la religieuse, en arrangeant d'une main exercée les couvertures ; car le lit était bouleversé. Ne parlez pas, vous êtes encore trop faible.

— Oui, bien faible ; mais cela va mieux.

Et son œil s'éclairant tout-à-coup :

— Ah ! je me souviens... J'ai une petite fille... La voilà... Viens, ma mignonne !

Les pauvres bras de la folle, tout chauds encore d'amour maternel, se tendaient et cherchaient dans l'espace l'enfant bien-aimée. Puis ils s'arrondirent et se balancèrent mollement ; ils berçaient le néant.

Une larme tremblait aux paupières de la Sœur. Voulant cacher son émotion, elle s'ap-

procha de la fenêtre, regarda durant un instant, la rue blanche de neige ; alors elle revint, tenant en main un verre de cristal rempli d'un breuvage calmant.

Mme de Guérande berçait toujours, répétant avec un sourire nerveux et un regard étrangement égaré :

— C'est Germaine ; elle s'endort ; elle ferme ses beaux yeux...

Et elle se mit à chanter, sur un mode mineur, une vieille berceuse, dont la mélancolie arrachait des larmes.

— Oui, reprit-elle, le sommeil arrive... Germaine, Germaine, mon amour !... Je t'aime !...

Ses lèvres s'avancèrent brûlantes vers l'enfant du rêve ; mais au contact du vide, la pauvre folle se dressa sur son séant, poussa un cri de fauve auquel on vient d'arracher son petit, et retomba sur l'oreiller, en proie à une terrible crise nerveuse.

Durant près d'un mois, Mme de Guérande flotta entre la vie et la mort. On désespérait de la sauver. Chaque jour son mari restait de longs instants en conférence avec le docteur Lauthier, ce bon docteur, connu de tous par sa science et par ses cures merveilleuses.

Devant l'agonisante, M. de Guérande regrettait ses folies passées ; il reconnaissait la bonté de ce cœur trop souvent froissé ; l'élevation de ce caractère trop souvent méconnu. Trop tard, sans doute !

Une fièvre ardente faisait battre les artères de l'aliénée. Au-dessus des sourcils elle éprouvait une souffrance aiguë, comme si on eût enfoncé une lame d'acier dans son cerveau. Les mêmes idées, obsédantes, insupportables, revenaient dans son délire, faisant place à un pesante torpeur, qui l'accablait. Alors sa tête devenait si lourde, si brûlante, si douloureuse que, brisée, vaincue par le mal, la mourante n'avait plus la force de gémir. Elle demeurait immobile, les prunelles vitrées sous les paupières à demi levées.

Enfin la maladie entra dans une phase nouvelle. Peu à peu Mme de Guérande retrouvait le calme. Les crises s'éloignèrent, et l'on put prévoir l'instant où la raison guiderait de nouveau ce cerveau ébranlé. Mais alors qu'advient-il ?... Avec la pensée lucide, la pauvre mère comprendrait son malheur, et la raison chancelante ne sombrerait-elle par dans un nouveau naufrage, d'où rien ne pourrait la sauver ?

M. de Guérande exprimait ses craintes au savant médecin. Celui-ci hochait la tête et demeurait songeur.

— Vous avez raison de craindre, fit-il enfin d'une voix très calme et très ferme... Mais il y aurait peut-être un moyen de prévenir une mortelle rechute.

M. de Guérande fixa sur son interlocuteur ses yeux ardents.

— Et quel serait ce moyen ?

— Un nouveau-né sommeillant dans le berceau lorsque Mme de Guérande s'éveillera du mauvais rêve.

Le comte Maxime fit un soubresaut.

Une adoption, fit-il, d'un accent où l'on devinait une grande répugnance. Ah ! docteur, j'eusse aimé le jeune être dans les veines duquel mon sang eût coulé... mais une étrangère !... une petite assistée !... une de ces malheureuses créatures que des parents sans cœur ont abandonnée !... Non, jamais elle ne m'appellera son père, jamais... jamais.

Cependant, avant de s'éloigner, le docteur voulut tenter un dernier effort pour épargner à sa chère malade une nouvelle crise ; crise qu'il prévoyait inévitable, imminente, avec cette mystérieuse seconde vue que nous appelons le don du diagnostic.

Reprenant dans son thème :

— Eh bien, fit-il, puisqu'il vous répugne-

rait de recevoir à votre foyer un enfant sans famille, consentiriez-vous à mettre dans les bras de Mme de Guérande la fille de gens honnêtes, mais si dénués de ressources, que le pain manque à la mère, et que bientôt son lait sera tari ? Peine d'argent pour les malheureux, c'est trop souvent, hélas ! peine de mort.

M. de Guérande, les sourcils froncés, réfléchissait. Par la pensée, il assistait au désespoir de la comtesse lorsque, la guérison venue, elle apprendrait d'une manière certaine la mort de sa fille... Et si la raison de la convalescente semblait de nouveau ? Il allait donc repasser par toutes les angoisses qui, depuis deux mois, troublait sa vie. Non, après tout, il valait mieux donner un aliment à la tendresse maternelle. Plus tard, oui, plus tard, il verrait si l'enfant adoptée était digne de perpétuer sa race. Il serait toujours temps, à l'époque de sa majorité, de lui assurer la fortune des de Guérande.

Le point essentiel était de placer sur l'oreiller du berceau vide un visage analogue à celui de l'ange envolé ; et la Providence, comme si elle eût voulu l'échange, avait donné à la fille de l'humble Alsacienne, héritage d'une aïeule méridionale, des yeux noirs et brillants, plus grands et plus beaux encore que n'auraient été ceux de l'héritière des de Guérande.

Après de longues réflexions et quelques nuits d'insomnies, le comte Maxime accepta la proposition du médecin ; et celui-ci, dès sa première visite au blessé de la rue Serpente, parla du projet d'adoption.

Il trouva Hans sur le grabat de douleur, ayant dans le regard ce désespoir de l'ouvrier qui se sent infirme à jamais. Suzel, penchée sur le berceau, offrait à Germaine un lait pris à la crèmerie voisine, sorte de composition malsaine et perfide pour les organes d'un tout petit.

Le docteur prit le brenvage, l'examina d'un regard attentif et s'écria :

— Mais cette alimentation sera mortelle pour votre fille, Madame Hermel. Ce qu'il faut à cette petite, c'est un lait nourrissant, le lait d'une vigoureuse nourrice. Et quel air respire cette délicate poitrine !... La campagne, les grands espaces, voilà surtout ce qui convient aux nouveaux-nés.

Le blessé se dressa sur sa couche, puis avec un triste sourire, un peu amer, et pourtant résigné :

— Oui, Monsieur Lauthier, cela convient aux nouveaux-nés, quand le père travaille et quand on est riche... La petite souffre... Elle mourra peut-être... Tant mieux : il n'y a que misère en ce monde.

D'un mouvement presque sauvage, Suzel entourait Germaine de ses deux bras ; et, appuyant ses lèvres sur le front poli comme de l'ivoire :

— Mourir !... balbutia-t-elle.

— Mes pauvres amis, reprit le médecin, je viens vous offrir le bonheur et la santé de votre enfant.

— Le bonheur, la santé de ma fille ! interrompit Suzel, dont les grands yeux s'éclairèrent.

Alors M. Lauthier raconta longuement le projet d'adoption. Il appuya sur la guérison certaine du petit être languissant. Par le vaste jardin de la rue de Varennes, l'air lui arriverait pur, fortifiant ; sa nourriture serait choisie ; les soins d'aucun genre ne lui manqueraient.

Suzel écoutait d'un air sombre. De grosses larmes roulaient sur ses joues. Puis tout à coup, se levant, les mains crispées.

— Donner ma fille, fit-elle d'un accent d'âpre énergie, non, non, jamais !

De furtives couleurs rouges avivaient les

pommettes de Hans : une toux sèche lui montait de la poitrine aux lèvres :

— Nous séparer de la petite, dit-il enfin, nous serait bien dur. Elle est notre seule joie, Monsieur Lauthier.

Le docteur se leva.

— Réfléchissez, fit-il encore, je repasserai bientôt.

Qu'ils furent rudes, pour Hans et pour Suzel, les jours qui suivirent ! Ils voyaient décliner Germaine. Ils se disaient :

— Si nous l'aimions vraiment, nous préférierions son bonheur au nôtre. Elle serait heureuse là-bas, et si riche... une belle demoiselle !

Et Suzel pleurait, et le père pleurait aussi. Ses grosses épaules frissonnaient, et son unique main, maigre et blafarde, allait, en tremblant, chercher celle de sa femme.

— Nous ne la reverrions plus jamais... jamais, ma pauvre Suzel.

— Non, jamais.

— Nous n'entendrions jamais sa douce voix nous dire : Mon père ! ma mère ! Nous ne la verrions pas sautiller dans notre chambre comme un gentil oiseau... Jamais ses petites lèvres ne nous donneraient un baiser. Nous serions pour elle des inconnus, de pauvres gens. Elle nous mépriserait peut-être.

A ces derniers mots, Suzel jeta un cri de douleur, et, debout devant le berceau, le regard menaçant, elle semblait défendre qu'on approchât.

Puis suivait une crise de larmes.

La mère prenait alors sa fille sur ses genoux, regardait ses membres amaigris, écoutait ses cris plaintifs, et murmurait tout bas :

— Non, ma chérie, je ne serai pas égoïste : je veux le bonheur pour toi, mon cher trésor. Et si plus tard, toi aussi, tu as un petit enfant, tu pourras le garder près de toi, car tu seras riche. Ah ! laisse-moi te regarder que je conserve dans mon souvenir ton joli petit visage.

Et son regard se fixait douloureux et ardent sur les yeux limpides du nouveau né. Sa main passait sur les cheveux soyeux, ses lèvres embrassaient ses mains mignonnes, et son cœur se fondait dans un déchirant sanglot.

L'agonie de cet amour maternel dura une longue semaine. La nuit, Suzel ne dormait plus. Avec l'aube qui se levait, elle regardait sa fille. Le soir, elle la regardait encore.

Enfin, ce que dans son dévouement sublime, elle appelait son égoïsme, fut vaincu ; et un matin, pâle, chancelante, les yeux cernés et pleins de fièvre, elle remit l'enfant au docteur Lauthier.

Elle voulait parler, elle voulait dire :

— Que là-bas, on l'aime comme moi je l'aurais aimée ; qu'on la soigne, qu'on la guérisse, qu'elle soit heureuse !

Mais sa voix se brisait, et d'un œil atone elle regardait le docteur descendre l'escalier. Puis elle s'élança au balcon de sa mansarde. Elle se pencha, se pencha sur la rue profonde. Elle vit une religieuse, assise dans un riche coupé, prendre Germaine et lui sourire.

La voiture s'ébranla dans un roulement sonore.

Longtemps Suzel la suivit des yeux. Longtemps son oreille se tendit afin de percevoir jusqu'au plus faible bruit causé par l'équipage. Longtemps elle demeura pétrifiée à la même place, répétant à demi-voix :

— Partie !... partie !...

Un sanglot du blessé l'arracha à ce morne désespoir ; et, s'abattant à genoux devant le lit, elle cacha son visage dans ses mains crispées, ne pouvant contenir ni ses sanglots ni ses soupirs.

— Partie ! partie ! répétait-elle encore, répétait-elle toujours ; partie ! mon pauvre Hans !... nous ne la verrons plus !

Enfin, cette intense douleur s'apaisa peu à peu. Alors, fiévreusement, Suzel se mit à ranger les petits vêtements. Elle embrassait l'unique bonnet à ruche, préparé pour le jour du baptême, elle pliait les brassières et regardait longuement, les lèvres frémissantes, les mignons chaussons de laine qui n'avaient pas encore servi.

Toutes ces choses, destinées à la fille de Hans Hermel, étaient trop humbles pour l'héritière des de Guérande. Suzel en formait soigneusement un mince ballot. Elle le plaça au fond du berceau et tira les rideaux d'indienne. Alors ses yeux secs s'inondèrent. Il lui sembla qu'elle venait d'ensevelir son enfant.

Pour obéir à Hans, lorsque la soirée fut avancée, elle se jeta sur son grabat : une paille mise en travers de la chambre ; mais le sommeil est-il jamais venu lorsque le cœur est déchiré ? La pauvre mère songeait à la nourrice qui berçait en chantant la petite Germaine, et des larmes, amères comme la jalousie elle-même, lui brûlaient les yeux.

Son regard ardent se fixait parfois sur le ciel émaillé d'étoiles ; mais elle ne pouvait prier. Son cœur s'ulcérait, et tout bas elle murmurait :

— Cruelle, cruelle pauvreté !

A l'aube, elle était debout, le corps penché sur la barre du balcon, et guettant l'arrivée du médecin. Il avait promis d'apporter lui-même des nouvelles de l'enfant.

Il apparut enfin. Son pas pesant fit gémir l'escalier délabré ; sa main se posa sur le loquet de la porte.

Suzel s'élança vers lui.

— Et ma petite ? interrogea-t-elle d'une voix ardente.

— Son bonheur est assuré, répondit le docteur Lauthier. Mme de Guérande la regardé dormir sous les rideaux de dentelle. L'illusion est complète, nul ne doit la détruire. Je le sais, Madame Hermel, cette contrainte vous sera dure. Mais vous connaissez les conditions de l'adoption. Vous avez promis le silence. Vous, la vraie mère, vous devez disparaître.

En parlant ainsi, il glissait timidement dans la main de l'Alsacienne une bourse gonflée d'or ; mais Suzel, la repoussant avec un geste farouche :

— Non, non ! s'écria-t-elle ; pour son bonheur j'ai donné ma fille ; mais je ne l'ai pas vendue.

Et comme le docteur insistait sur la pauvreté du ménage, sur la maladie de Hans, qui nécessitait de lourdes dépenses :

— Votre argent me fait horreur ! reprit violemment Suzel. Vendre notre sang ! Mieux vaudrait mourir !

Cependant les mois s'écoulaient. Les tristes mois pour Suzel ! A tous ils apportaient le printemps ; mais la mère sans enfant ne voyait ni les jeunes pousses des arbres, ni les fleurs dans les squares. Elle restait toujours sombre, parfois travaillant avec une ardeur fiévreuse, le lendemain demeurant les yeux fixés dans le vide, oubliant de tirer l'aiguille ; et, lorsque Hans lui adressait la parole, tressaillant comme si on l'eût éveillée d'un rêve douloureux.

Lorsqu'elle souffrait par trop, elle plaçait près de l'infirmes les potions ordonnées, puis elle descendait dans la rue et marchait droit sur le trottoir, suivant toujours le même chemin, le cœur fixé sur un point aimanté.

Elle atteignait enfin la rue de Varennes. Alors elle s'arrêtait, se cachait dans l'ombre d'une porte cochère, et attendait. Bientôt son visage s'éclairait à la vue d'un coupé stationnant devant l'hôtel en face. Une dame grande, élancée, très élégamment vêtue, y montait, suivie d'une nourrice dont les ru-

bans de la coiffure flottaient longs et superbes.

Elle tenait dans ses bras une belle enfant perdue dans les dentelles. La riche pelisse sur les bras de la Bourguignonne, et sous le voile on distinguait un petit visage rose et souriant.

—Ma fille ! mon trésor ! murmurait tout bas Suzel ; et, de ses doigts serrés sur ses lèvres, elle envoyait un long baiser à la mignonne créature.

Un valet droit et grave se tenait à la portière.

—Prenez les Champs-Élysées et continuez jusqu'au Bois, disait la voix harmonieuse de Mme de Guérande.

Le valet s'inclinait, montait sur le siège à côté du cocher ; la mèche du grand fouet effleurait les chevaux, et les promeneurs étaient emportés dans un galop rapide ; puis, à mesure que disparaissait la forme vaporeuse et blanche du petit enfant, les yeux éclairés de Suzel redevenaient ternes, un flot de larmes amassées sous ses paupières glissait sur ses joues, et lentement elle regagnait sa demeure :

—Tu l'as vue ? interrogeait Hans.

—Oui, je l'ai vue.

—Comment est-elle ?

—Habillée comme une petite princesse, et jolie comme un ange du bon Dieu.

Et le soir, bien tard, le père et la mère conversaient sur la beauté de Germaine et sur la brillante destinée que lui réservait l'avenir.

L'espérance d'entrevoir sa fille aidait Suzel à vivre. Elle n'avait qu'une goutte de bonheur au fond de sa coupe, et, comme tous ceux dont les joies sont bien rares, elle la savourait avec délices.

Un jour, elle se sentit heureuse... heureuse sans raison.

Le soleil qui, depuis six mois, avait quitté la mansarde, y entra enfin, jetant sur le mur une grande bande de lumière, pleine de vivantes étincelles. Il éclairait le portrait de Germaine, une mignonne photographie donnée par le docteur Lauthier. C'était comme un autel sous ce médaillon. Suzel y plaçait, chaque semaine, des violettes ou quelques jacinthes ; maintenant elle y mettait des roses, lorsque le travail bien payé lui permettait cette joie. Elle aimait à voir surgir d'une gerbe de fleurs la vision aimée. C'était le seul luxe de la pauvre mansarde.

Hans sommeillait et Suzel assise devant la fenêtre, oubliait au milieu de cette fête du printemps la dureté de ses jours.

Il est doux, cet état de l'âme où notre pensée nous échappe, où elle vient tour à tour : l'oiseau qui plane, et d'un coup d'aile Suzel s'envolait sur le balcon de Germaine ; la brise qui passe, et d'un souffle Suzel allait effleurer le visage de son enfant.

Oui, elle était heureuse devant ce beau soleil, car depuis un mois Germaine sortait tous les jours.

En se levant avec l'aube, pour que son travail n'en souffrit pas, elle pouvait dérober quelques heures à ses coutures, afin d'aller contempler la jeune promeneuse.

Ce jour là, savourant à l'avance le baiser que de loin elle donnerait à Germaine, elle consolida sur la torsade de ses blonds cheveux son nœud alsacien, et le cœur tout vibrant, elle se dirigea vers les Tuileries. C'était la promenade que, depuis quelques semaines, choisissait Mme de Guérande.

Suzel parcourait le jardin, sondant du regard toutes les allées. La musique militaire jouait sous le kiosque, et une ronde de fillettes, aux longs cheveux sous leurs chapeaux fleuris, suivaient le rythme d'un pas redoublé. Plus loin, c'était un fougueux attelage :

deux coursiers bondissants entre des guides rouges et des grelots. Ici, les bébés blancs et roses jetaient du pain aux cygnes ; plus loin ils s'arrêtaient avec des regards de convoitise devant le tourniquet du marchand de plaisirs.

Mais Suzel ne s'attardait pas devant l'armée enfantine qui courait et qui trébuchait. Ceux qui l'attiraient, c'étaient les tous petits ses jeunes philosophes n'ayant d'autres soucis que de respirer l'air pur ou de rire au ciel bleu.

Ils étaient là, sur les genoux des nourrices, gazouillant, avançant, d'un mouvement gauche et charmant, les petites mains potelées qui s'accrochaient à tout ; et l'Alsacienne allait d'un banc à l'autre, passant la revue du jeune bataillon.

Vainement elle cherchait à y découvrir sa Germaine.

L'heure s'avancait ; l'air devenait frais.

Tour à tour les mignons, enveloppés dans les larges pelisses, regagnaient sur les bras des Bourguignonnes le logis paternel, et l'inquiétude de Suzel allait grandissant.

Pourquoi n'était-elle pas venue respirer l'air du jardin, comme on l'y avait accoutumés ? Était-elle malade ? Les nouveau-nés ont un ennemi cruel, un ennemi qui, sans pitié pour leur faiblesse, les prend à la gorge, les oppresse, les étouffe.

Prompte à s'alarmer, comme tous ceux qui vivent d'un grand sentiment, Suzel voyait déjà Germaine aux prises avec le croup. Elle se hâtait. Elle voulait parler au docteur Lauthier le jour même, apprendre si sa fille était mortellement atteinte... Oui, un malheur était imminent... Son cœur était trop oppressé.

Elle arriva haletante à la porte du médecin, sonna violemment, pénétra dans le cabinet de travail aux tentures sombres, et, tout éperdue, s'écria d'une voix étranglée par l'angoisse :

—Germaine, ma Germaine est-elle malade, bien malade ?...

Le docteur écrivait devant un bureau de bois de chêne avec ornements de cuivre doré. Au bruit de la porte qui s'ouvrait, et surtout à l'accent angoissé de Suzel, il se retourna et enveloppa la pauvre mère d'une profonde pitié.

Suzel répéta sa question.

Et lui, lentement, d'une voix où vibrerait la compassion :

—Non, ma pauvre Madame Harmel, non rassurez-vous, votre enfant n'est pas malade ; mais partie... partie pour un long voyage.

—Partie ! répéta Suzel, en s'appuyant au bureau de chêne, car elle se sentait chanceler.

Et le docteur, lui prenant la main :

—Vous n'eussiez pu garder le secret, ma pauvre Suzel, votre amour maternel se fut enfin trahie, et M. de Guérande a jugé prudent de mettre entre vous et l'enfant une longue distance.

—Mon Dieu ! mon Dieu ! qu'ai je fait ? balbutia Suzel en posant nerveusement la main sur sa poitrine ; puis, devenant très pâle, elle sentit s'ouvrir en son cœur une blessure qui jamais ne se fermerait.

V

Le marquis de Trémur n'avait pas écouté sans une vive attention le récit de Margaret.

Eh quoi ! Germaine n'était pas la fille de Mme de Guérande, mais l'enfant d'une humble Alsacienne ! Qu'importe ? il l'aimait toujours, le généreux et brave marin ; il l'aimait d'autant plus qu'il pressentait dans cette vie de jeune fille une grande douleur, une cruelle déception.

(A suivre)

THEATRE - ROYAL

SPARROW & JACOBS.....PROP. ET GERANT.

Semaine commençant LUNDI, le 17 AOUT.

Après-midi et soirée.

Le grand drame intitulé :

THE MIDNIGHT ALARM

Superbe Compagnie, magnifiques décors, véritable pompe à vapeur trainé par deux chevaux, etc. Un des plus grands succès du jour.

PRIX D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan toujours ouvert au Théâtre de 9 a.m. à 10 p.m.

SEMAINE SUIVANTE :

BIRDS OF A FEATHER.

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal

UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE

Abonnement en dehors de Montréal

SEULEMENT \$3.00 PAR ANNÉE

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES

\$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

ANNONCEZ DANS "LA PRESSE,"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

MOYENNE POUR LE MOIS DE JUILLET

20,560 par jour

Pour prix et toute autre chose, s'adresser à

LA PRESSE,

71 et 71a Rue St-Jacques, Montréal.

LE SILLON revue littéraire et artistique mensuelle —16 pages. 3 fr. par an.—Poésies, nouvelles, chroniques, etc.—Écrire à M. E. Bouthuy 31, rue de Chabrol, Paris.

"LA LYRE UNIVERSELLE"

Revue Poétique Illustrée Lamartinienne

L'abonnement annuel de 5 fr. donne droit à une collaboration en prose et en toutes langues.

DIRECTION, FORMATION, JULES CANTON, 19 RUE-SOUFFLOT. Sommaire du No. 61—Mois de Juillet 1891.

SOMMAIRE.—Avis divers. *La Savoie Littéraire*: Nécrologie de *La Lyre Universelle*.—La France et le monde littéraires : Le Centenaire de Lamartine par M. Jules Canton (suite).—Avril, poésie par A. Eschenauer, président du *Salon*.—Lamartine au Collège de France (suite).—Conférence faite à la 37^{me} séance du *Salon*, par le Docteur Bérillon, professeur à l'École de Médecine, sur l'Hypnotisme au point de vue philosophique. *La Diptique-Coloris* et le travail chez soi. Le Trimestre littéraire par Louis d'Aiglement (suite).—L'Œuvre Lamartinienne de M. Jules Canton et la presse. *Leurs Filles*, comédie en deux actes et en prose de M. P. Wolff, joué au Théâtre-Libre. —A. M. G... et Henriette Weil.—La Salle des Capucines.

DYSPEPSINE

— LE —
GRAND REMÈDE AMÉRICAIN

DYSPEPSIE

GUERIT RADICALEMENT

L'Indigestion, Flatulence, Estomac en Désordre, Brûlement d'Estomac, Maux de Tête, Constipation, Maladies Biliéuses,

— AINSI QUE —

LA DYSPEPSIE ET LES MALADIES DE FOIE SOUS
TOUTES LEURS FORMES

Regularisant l'action de l'Estomac et des
Organes Digestifs.

En Vente dans toutes les Pharmacies, 50 cts. la Bouteille

LE MUSÉE DES FAMILLES. (58^e année), paraissant deux fois par mois, publié dans son No. du 1^{er} Juillet 1891: *Les dix doigts de Jean Ralthe*, par Sixte Delorme. *Les guides du mois*, par Willy. *En faction*, par A. Mercklein. *Un Libraire en 1830*, par Ad. Julien. *Le Page*, par L. Dequillebecq. *Pour deux Tapis*, par G. Bernier. *Sans lui*, par Louise Mussat. *Dieu*, par Victor Hugo (extraits). *Le dylaque*, par P. Contrastin. *Musique*, par Eug. Muller. ILLUSTRATIONS J. D'après, Albert Guillaume, A. Mantel, E. Monclot, E. Farade, A. Clement, Gaillard, etc., et d'après de vieilles estampes.

PRIX D'ABONNEMENT. Paris: un an 11 fr. Départements, 16 fr., à la Librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris

EMPLOYEZ LA

LOTION PERSIENNE

POUR blanchir le TEINT, lui rendre ou conserver sa couleur de rose, faire disparaître les ROUSSEURS, le MASQUE et autres taches sur le VEAU.

Chez tous les PHARMACIENS.

Prix: 50 cts.

PRENEZ GARDE AUX IMITATIONS.

PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSÉES DE MCGALE

RECOUVERTES DE SUCRE.

Pour la guérison certaine de toutes

AFFECTIONS BILIEUSES, TORPEUR DU FOIE, MAUX DE TÊTE, INDIGESTIONS, ÉTOURDISSEMENTS.

Et de toutes les malaises causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

B. E. MCGALE
PHARMACIEN

2123 rue NOTRE-DAME

Le meilleur marché et le plus complet des
journaux de Modes parisiens

"LA NOUVEAUTÉ"

PARAISANT TOUTES LES SEMAINES

Le Numéro, 5 Cts.

PARIS, 35 Rue de Verneuil

MONTREAL, Poirier, Bessette & Neville,
516 RUE CRAIG.

"LE SAMEDI" est imprimé avec l'encre

— DE —

SHELDON COLLINS' SON & CO.,
32 and 34 Frankfort Street, New-York

ARISTIDE BELAIR,
Contracteur - Menuisier,
218 AVENUE LETOURNEUX,
VILLE DE MAISONNEUVE.

Toute sorte d'Ouvrages en Menuiserie exécutés avec soin et promptitude et à des prix modérés.

L'Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux. Fondé en 1861. — Correspondance littéraire. Notes and Queries Français, Questions et Réponses, Lettres et Documents inédits, Communications Diverses.

PARIS: Lucien Facon, directeur, 13 rue Cujas.
NEW-YORK: F. W. Christern, 251, Fifth Avenue.

J. EMILE VANIER

(Ancien élève de l'École Polytechnique)

INGENIEUR CIVIL, ARPEUTEUR
107 Rue St-Jacques, (Royal Building)
MONTREAL.

Demandes de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Étranger.

JOURNAL DE LA JEUNESSE. — Sommaire de la 971^e livraison (1^{er} Août 1891). — TEXTE: Une poursuite, par Mme de Nanteuil. — Les Jumeaux de la Bourzouque, par H. Meyer. — L'École d'application de l'artillerie et du génie, par E. Dupont-Erenbourg. — La fleur des bandits, suite de l'anglais par C. Dickson. — Chaque numéro, 10 cent.

ILLUSTRATIONS DE A. Paris, Hildebrand, Tofani, etc.

ABONNEMENTS: Un an, 20 fr. Six mois, 10 fr.

Bureaux à la librairie Hachette & Cie, 79 boulevard Saint-Germain, Paris.

MAISON FONDÉE EN 1859

HENRY R. GRAY
CHIMISTE-PHARMACIEN
122, RUE SAINT-LAURENT, 122
MONTREAL

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents. Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les convents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

SPECIALITÉS

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.
GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.
GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.

GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.
GRAY'S "WHITE ROSE LANOLIN CREAM," pour
mains crevassées, peau rude, etc.

HENRY R. GRAY
CHIMISTE-PHARMACIEN
122 RUE ST. LAURENT, MONTREAL

SPECIFIQUE ANTI-ASTHMATIQUE
du Dr NEY

Pour le soulagement
et la guérison de
l'Asthme, de la
Bronchite,
du Catarrhe, du
Croup, etc.



Après une expérience de nombre d'années chez une foule de personnes, le SPECIFIQUE DU Dr NEY est offert au public en toute confiance. Les mérites de cette excellente préparation sont attestés par de NOMBREUX TÉMOIGNAGES. Faute d'espace, nous ne donnons que quelques extraits de deux de ces attestations.

La Rév. Sœur A. Boire, de l'Hôpital Général de St-Boniface, Manitoba, dit:

"... Quant à l'effet de votre Spécifique Anti-asthmatic, je crois qu'il vaut ce qu'il promet. S'il ne guérit pas toujours, il soulage infailliblement."

St-Boniface, 8 juin 1887. SIEUR A. BOIRE.

Le Dr G. Desrosiers écrit, 15 nov. 1899:

"J'ai fait usage du SPECIFIQUE ANTI-ASTHMATIQUE DU Dr NEY dans plusieurs cas d'asthme avec très bon succès. J'ai eu un cas particulièrement grave d'un la personne d'un vieillard de 72 ans, asthmaticus invétéré depuis 12 à 15 ans. Cet homme était tellement mal, qu'il craignait la suffocation. Je lui fis sentir la fumée du SPECIFIQUE ANTI-ASTHMATIQUE DU Dr NEY, et aussitôt la respiration reprit son cours régulier. Il y a de cela plusieurs semaines, et, d'après ce que j'en sais, sa santé a été excellente depuis cette époque. Je n'ai donc qu'à me louer de l'usage de cette excellente préparation."

St-Félix de Valois, G. DESROSIERES, M. D.

Vendu par tous les pharmaciens en boîtes de 50 cts et de \$1.00.

Franc par la malle sur réception du prix.

SEUL PROPRIÉTAIRE

L. ROBITAILLE, Pharmacien
JOLIETTE, P. Q.

ATTRACTION SANS PRÉCÉDENT
Plus de Un Million distribué

L.S.L.

LOTÉRIE DE L'ÉTAT DE LA LOUISIANE

incorporée par la législature pour des fins d'éducation et de charité, et reconnue dans la constitution actuelle de l'État, en 1879, par une majorité écrasante du vote populaire, et

Devant continuer jusqu'au 1^{er} Janvier 1895.

Les grands tirages extraordinaires, ont lieu semi-annuellement (en Juin et en Décembre), et les tirages à NOMBRE SIMPLE ont lieu dans chacun des autres dix mois de l'année. Tous les tirages se font en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

Reputée depuis vingt ans pour l'intégrité de ses tirages et la promptitude de ses paiements.

Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements pour tous les tirages mensuels et semi-annuels de la Loterie de l'État de la Louisiane, que nous gérons personnellement les tirages mêmes, et que ces tirages sont faits avec honnêteté, impartialité et bonne foi envers tout le monde; et nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat avec "fac simile" de notre signature dans ses annonces.

L. S. L.
J. A. Emery

Commissaires.

Nous, soussignés, banques et banquiers, payerons tous les prix gagnés à la Loterie de l'État de la Louisiane qui seront présentés à nos comptoirs.

R. M. WALMSLEY, Président Louisiana National Bank
PIERRE LANAU, Président State National Bank.
A. BALDWIN, Président New-Orleans National Bank.
CARL KOHN, Président Union National Bank.

GRAND TIRAGE MENSUEL

L'ACADEMIE DE MUSIQUE, Nouvelle-Orléans,
MARDI, 8 SEPTEMBRE 1891

Prix Capital . . . \$300,000
100,000 Billets dans la roue.

LISTE DES PRIX:

1 PRIX DE	\$300,000, soit.....	\$300,000
1 PRIX DE	\$100,000, soit.....	\$100,000
1 PRIX DE	50,000, soit.....	50,000
1 PRIX DE	25,000, soit.....	25,000
2 PRIX DE	10,000, soit.....	20,000
5 PRIX DE	5,000, soit.....	25,000
25 PRIX DE	1,000, soit.....	25,000
100 PRIX DE	500, soit.....	50,000
200 PRIX DE	300, soit.....	60,000
500 PRIX DE	200, soit.....	100,000

PRIX APPROXIMATIFS

100 PRIX DE	\$500, soit.....	\$50,000
100 PRIX DE	300, soit.....	30,000
100 PRIX DE	200, soit.....	20,000

PRIX TERMINAUX

999 Prix de	\$100, soit.....	\$99,900
999 Prix de	\$100, soit.....	\$99,900
3,134 Prix se montant à		\$1,054,800

PRIX DES BILLETTS:

Billets Complètes, \$20; Demis, \$10; Quarts, \$5;
Dixièmes, \$2; Vingtièmes, \$1.

Prix des Clubs: 55 Billets d'une piastre pour \$50.00

Taux spéciaux pour les agences. Agent demandée partout, IMPORTANT.—Envoyez tout argent par l'express à nos frais, pour tout envoi de pas moins de cinq piastres, pour lesquelles nous paierons tous les frais, et nous payons tous les frais d'Express sur BILLETTS et LISTES DES PRIX envoyés à nos correspondants. Adressez:

PAUL CONRAD, Nouvelle-Orléans, La.

Donnez l'adresse complète et faites la signature lisible. Le congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la malle à toutes les Loteries, nous nous servons des Compagnies d'Express pour prendre à nos correspondants et pour envoyer les listes des prix, jusqu'à ce que les tribunaux aient décidé la question de nos droits comme institution de l'État.

Les autorités postales, cependant, continueront à délivrer toutes les lettres ordinaires, adressées à Paul Conrad, mais non les lettres CHARGÉES à lui adressées.

Les listes officielles des prix seront envoyées sur demande à tous les agents locaux, après chaque tirage, en n'importe quelle quantité, par express, Franches de port.

N'OUBLIEZ PAS que la charte actuelle de la Loterie de l'État de la Louisiane, qui forme partie de la constitution de l'État de la Louisiane et qui a été déclarée par la Cour Suprême des États-Unis, un contrat avec l'État de la Louisiane et une partie de la constitution de cet État, n'expire que le premier Janvier 1895.

La législature de l'État de la Louisiane, qui s'est ajournée le 10 de juillet cette année, a ordonné qu'un amendement à la constitution de l'État soit soumis au peuple, à une élection qui aura lieu en 1892, amendement destiné à prolonger la charte de la Compagnie de la Loterie de l'État de la Louisiane jusqu'en l'année mil neuf cent dix-neuf. C'est l'opinion générale, que le vote populaire sera en faveur de la Loterie.